

SÉMANTIQUE ET SYMBOLIQUE DE LA BARBE DANS LA CULTURE POPULAIRE MAROCAINE ¹

Miloud Taïfi ²

« Poil du menton, des joues et de la lèvre supérieure », nous dit le Petit Robert, habillage en fait de la face, partie visible et expressive de l'homme, la barbe exclut *de facto* le féminin, bien que le mot le soit. Exclusion naturelle, car les femmes à barbe sont des anomalies, et c'est le voile, artefact vestimentaire, qui pallie cette lacune naturelle, pour couvrir la face féminine. La barbe est donc du domaine du Mâle.

Qu'elle soit celle du savant fou, de l'ermite solitaire, du philosophe illuminé, de l'artiste excentrique, du chauve pensant ou de l'intégriste exalté (de tous bords), la barbe est universellement reconnue comme un trait distinctif non seulement d'une individualité en mal d'identité, mais d'une appartenance ethnique et culturelle. La barbe a traversé les âges sans y laisser de poils. Chaque culture l'investit de sens particuliers et d'une très forte symbolique. Notre but dans cette contribution est d'examiner le champ sémantique et symbolique de la barbe dans la culture populaire marocaine à travers ses deux modes d'expression : le berbère et l'arabe marocain. L'objectif est de montrer que le port de la barbe n'est pas exclusif et qu'on ne peut se l'approprier impunément.

PILOSITÉ COMME ORNEMENT FACIAL

La barbe est tout d'abord un ornement du visage masculin. Ornement naturel qui complète et exhibe le caractère velu, poilu du mâle. Si les femmes sont lisses et se contentent juste de cultiver des chevelures abondantes pour affirmer et confirmer leur féminité, l'homme est, par contre, envahi de poils : le crâne chevelu, le thorax velu, les jambes et les bras poilus,

1. Article publié dans *La Langue de corps et le corps de la langue*, Fès, université Sidi Mohamed Ben Abdallah, faculté des lettres et des sciences humaines, publication de l'UFR des Sciences du langage et du GREL (actes du colloque), Miloud Taïfi & Abdelali Sabia (Eds.), 2003.

2. Faculté des lettres, Dhar El Mehraz, Fès.

les narines et parfois les trous des oreilles n'échappent pas non plus à l'hégémonie de la pilosité. Mais c'est sans conteste la barbe qui est le signe ostentatoire de la « mâlité », signe distinctif par rapport aux femmes dont la nature n'a pas osé couvrir le visage d'un masque aussi disgracieux qui aurait sans doute changé la face du monde.

La barbe est ainsi un ornement pour l'homme, un ornement imposé en somme, puisque les effets du rasoir, même le plus acéré, ainsi qu'une épilation assidue n'arrivent pas à débarrasser les mentons des hommes de cette végétation qui ne cesse de repousser, toujours plus abondamment foisonnante. La cosmétique moderne a développé tout un arsenal compliqué pour permettre à tous ceux qu'un restant de poils récalcitrants sur les bajoues disgracie, d'exterminer à chaque fois, dans un geste héroïque, généralement matinal, toute la résistance. On rase et on se rase ainsi de plus en plus près, parfois jusqu'à l'inconfort épidermique, juste pour montrer une face nette, luisante et lisse, rappelant l'embonpoint d'une enfance révolue. Le doux rasage avec des crèmes et des lotions bienfaisantes ne rend cependant pas désuète la redoutable expression arabe : *hessen l-u bla ma* (litt., « il lui a rasé sans eau ») dont le sens littéral et figuré met en évidence l'incommensurable méchanceté humaine.

Il n'y a cependant pas un seul type de barbe, mais plusieurs, différenciés selon des paramètres dont notamment le port et l'aspect. Ainsi, une barbe peut être hirsute ou bien taillée, bien fournie et abondante ou bien clairsemée, celle-ci ne fait que saupoudrer la face de quelques poils éparpillés. Elle peut être rousse ou d'un noir d'ébène, ou bien encore grisonnante sous les effets inéluctables de l'âge.

Bien plus, la barbe peut être réduite à une toute simple et modeste barbiche, le bout du menton étant alors le seul endroit où quelques poils cessaient de végéter tels des touffes dans un désert aride. Le bouc ! Voilà encore une manière de porter sa barbe. Intégrant généralement des moustaches drues et saillantes, le bouc apparaît comme une tâche, mise là, sciemment, pour voiler la cavité buccale, à la manière d'un pubis.

La barbe, parement évident donc, est l'objet de tous les soins. On coupe la barbe, on taille la barbe, on peigne la barbe, mais on peut aussi la laisser pousser indéfiniment au gré de ses poils toujours vigoureux qui s'allongent dans tous les sens ; c'est alors qu'intervient le geste ordonnateur de toute anarchie : la tresse qui met fin à la débandade pilaire. Les barbes laissées à leur libre expression ou tressées en plusieurs nattes pendantes sont rares parce qu'encombrantes ; un mérite est cependant bien reconnu à tous ceux, braves et persévérants, qui en font la culture. Des prix sont attribués aux barbuis impénitents, lors de concours pendant lesquels chaque candidat expose et soumet sa barbe aux mensurations et à l'appréciation de jurys dont les membres sont souvent glabres.

La barbe n'échappe pas non plus à la teinture. On peut la colorer selon l'assortiment voulu ou dans un élan d'originalité désirée ardemment. Imaginez une belle barbe mauve sur un visage bistre, elle ne serait pas plus

excentrique et fantasque que les broussailles chevelues jaunes, rouges ou vertes, ou bien encore multicolores que des jeunes et des moins jeunes exhibent à tout vent. On peut cependant se contenter tout simplement et plus discrètement de marquer les pointes de sa barbe de divers et subtils traits de couleur, autant de signes d'appartenance et de reconnaissance qui échappent généralement aux non-initiés. Pour les barbes de l'islamité, c'est plutôt le henné qui est à l'honneur. Teinte locale et authentique qui marie les parfums et les couleurs, et institue une ambiance de fratrie sous la protection de Dieu.

Laissée cependant dans son vivier naturel, la barbe a ses propres teintes, selon les faciès et les affres du temps. Elle peut être rousse dès son apparition sur des faces nordiques, mais c'est généralement la triade colorante du noir, du gris et du blanc qui en indique l'évolution. D'autres nuances de coloris n'échappent pas toutefois à l'observation. Ainsi, le vert en arabe marocain : *l-leḥya xeḍra*, « barbe verte », envahit les visages mal rasés ou rasés grossièrement : ces bouts de poils au ras de l'épiderme, dressant leurs épines et couvrant les joues et le menton d'un gazon verdâtre. Les mal-rasés piquent et martyrisent les joues lisses et sensibles des femmes lors des bises de courtoisie et de civilité. C'est le bleu : *tamart tazegzawt*, « barbe bleue », qui est, en berbère, le signe du grisonnement marquant une étape décisive dans la métamorphose naturelle des hommes. L'aspect bleuté est dû sans doute à ce fouillis pilaire où les poils noirs, agonisants, refusent de céder devant la poussée vigoureuse des poils blancs.

SÉMANTIQUE DE LA BARBE

Examinons tout d'abord le vocabulaire et les expressions qui y sont afférentes : *tamart* (pluriel : *timira*) désigne en berbère le menton et la barbe qui le couvre, en fait le support et le port. Le masculin augmentatif *amar* (*imira*) est réservé pour une barbe bien fournie, hirsute et mal entretenue. Une autre forme plus expressive dénote le même sens : *akemmar/asemmar*, qui a fourni le mot *kenmara* en arabe marocain, avec le sens littéral de « sale gueule ». Par contre, une belle barbe bien soignée, taillée élégamment ne peut être que celle d'un marabout : *tamart umṛabḍ*, l'expression liant ainsi l'esthétique et la sainteté. La barbiche est dénommée par analogie, une simple observation du réel immédiat : le bouc en est le référent : *tamart uberrid* ou *tamart uqelwac* en kabyle, « la barbe du bouc », n'est rien d'autre que quelques poils au bout du menton, sans plus.

On retrouve les mêmes images en arabe marocain. Le terme qui désigne la barbe est *leḥya*, sens générique dilué en plusieurs nuances. Un îlot de poils sur le bout du menton rappelle le bouc ou le chevreau : *lḥeyt l-eetrus / j-jdi*. Un tel amas pilaire peut se développer en longueur, on obtient alors *lḥeyt l-gadum*, « la barbe en forme de pioche ou de hache ».

La barbe étant pour ainsi dire détachable, malléable et obéissante, plusieurs actes, généralement délibérés, sauf exception, comme on verra ci-après,

en façonnent la destinée. Le premier, redoutable, est celui de l'enlèvement : *kkes* (litt., enlever), *zewwel* en arabe marocain, les deux verbes, de par leur polysémie, dénotent le sens de privation : ôter, retirer, débarrasser, détacher, arracher, etc. Se raser la barbe serait-il ainsi un geste négatif, qui prive la face d'un masque naturel, en la dévoilant au grand jour dans sa nudité ?

Si la barbe échappe aux assauts acérés du rasoir et qu'elle a la vie sauve, elle s'épanouit alors et fleurit, entourée de tous les soins. La barbe est taillée selon des normes et des dimensions que la culture a codifiées. En berbère on élague élégamment la barbe. Le verbe qui dénote cette action esthétique est *qewiëer*, « tailler, raccourcir », ou bien carrément *edel*, « embellir ». Ces interventions sporadiques sont nécessaires non seulement pour l'esthétique, mais aussi pour la préservation de la face car, aussi bien en berbère qu'en arabe marocain, la barbe est gloutonne, elle peut littéralement manger le visage ; on dira d'un barbu qui s'est résigné à l'invasion pilaire : en berbère *tetca-as tamart udem*, en arabe *klat l-u l-lehya l-ujeh*, « la barbe lui a dévoré le visage ».

Signalons toutefois que la tradition du maintien et de la prestance imposait la barbe dès sa première floraison. Le visage masculin devait être couvert et le rasage de la barbe était conjoncturel, dû, comme nous le verrons ci-après, à des circonstances particulières. Les Berbères se rasaient plutôt le crâne qu'ils entouraient de turbans de différentes dimensions et couleurs selon l'âge ou le statut social. Les jeunes portaient des nattes sur le haut ou le côté du crâne suivant l'appartenance tribale. Mais la barbe a été toujours considérée comme membre inaliénable du corps. La modernité à l'euro-péenne a tout bouleversé en proposant d'autres manières d'être, en sauvant les cheveux des méfaits du rasoir et en sacrifiant la pilosité faciale. Un vers en poésie berbère indique ce changement radical dans l'esthétique corporelle et dans la façon de présenter « sa frimousse » aux regards des autres, même des plus bienveillants. Une amante interpelle ainsi son homme :

a wa kkes tamart mec ac llix g-gwul
a wa edel-as amcad i lefrizi

« Ô toi ! Enlève ta barbe si je suis dans ton cœur
Et peigne-toi bellement ta coupe de cheveux »

Signalons pour le lecteur que le terme *lefrizi* provient du mot français « frisé » (les cheveux frisés, crépus ou ondulés) et qu'il désigne par extension, en berbère, une coupe de cheveux pour ainsi dire à la moderne. Le nouveau regard des amantes a, depuis, exigé des hommes des visages nus et des crânes garnis. Bouleversement décisif !

La barbe continue toutefois à vivre dans les langues. Bien que partie aléatoire, elle donne lieu à une métonymie doublée sans doute d'une métaphore pour désigner l'homme en tant que personne physique et en tant que virilité courageuse : le proverbe berbère explicite suffisamment un tel usage : *ur da*

ttasy tamart tamart yas yer s isenḍaln, « une barbe ne porte une autre que vers le cimetière ». Le sens parémique joue sur la double acception du verbe *asy* : a) prendre, porter ; b) entretenir, subvenir aux besoins de, prendre en charge » ; c'est évidemment l'acception (b) qui est actualisée, ce qui confère au terme *tamart* un sens métonymique. La signification globale du proverbe se dégage ainsi : un homme ne doit pas entretenir un autre homme ou, plus exactement, un homme ne doit pas se faire entretenir par un autre ; l'homme entretenu étant celui qui est naturellement couvert d'opprobre.

Le sens métonymique apparaît aussi dans d'autres expressions plus littérales pour indiquer la personne physique : on dit ainsi en berbère : *siwlx-as s tamart-inw*, « je lui ai parlé avec ma barbe », pour signifier que je lui ai parlé moi-même, personnellement, de vive voix et non pas par personne interposée.

Le sens métonymique est aussi en usage en arabe marocain. D'abord dans le proverbe suivant : *ku leḥya li-ha meḥṭa* (litt., « chaque barbe a un peigne » [qui lui convient]). La barbe-partie désigne le tout-personne, ce qui permet la construction du sens proverbial : on n'a que ce qu'on mérite. Ensuite dans une expression plus récente et circonstanciée : *ketru lḥi*, litt., « les barbes sont (devenues) nombreuses ». Il ne s'agit pas là seulement d'une simple métonymie (partie/tout), mais d'un sens plus complexe : la barbe désigne le barbu, mais pas n'importe quel barbu, plutôt celui dont la barbe marque une appartenance politico-religieuse, en l'occurrence, ici et ailleurs, celui qu'on nomme communément islamiste, fondamentaliste ou bien encore extrémiste musulman.

Dans le registre des convenances et des usages codifiant les rapports sociaux, la barbe est représentative de la personne physique et morale. *Haca tamart-nec*, « respect (pour) ta barbe », dira-t-on en berbère pour s'excuser pour un geste ou une parole obscène. De même, être sous la protection de quelqu'un, c'est être sous sa barbe : *illa ddaw n tamart n flan*, « il est sous la barbe d'un tel ». En arabe marocain, la sentence suivante, d'une portée péremptoire indéniable, ressort du même transfert de sens : *I-leḥya lli ma tbus-ha ntef-ha*, litt. « la barbe que tu ne baisses pas, arrache-la ». Il s'agit évidemment de la barbe de l'autre et non pas de la sienne : la signification étant métaphorique : celui que tu ne crains pas, élimine-le. Qu'on apprécie, avec circonspection, une telle recommandation peu probante.

SYMBOLIQUE DE LA BARBE

Trois symboles sont liés intrinsèquement à la barbe, et se retrouvent pratiquement dans toutes les cultures et à toutes les époques. La barbe est symbole de virilité, de courage et de sagesse. Les trois valeurs sont liées. La maturité physique suppose la témérité dans la tourmente et l'adversité, mais l'aptitude au discernement et à la clairvoyance qui évitent souvent des débordements et les excès d'une jeunesse imberbe et immature.

La notion de virilité est généralement liée à celle de l'autorité et à l'exercice d'un pouvoir, quelle que soit sa nature, sa provenance ou sa légitimité. Ainsi, l'Être suprême, Dieu, du moins celui des juifs et des chrétiens, est représenté, dans des fresques et des représentations scripturales, avec une barbe abondante et libre de toute contrainte esthétique. Les héros, les monarques ainsi que les philosophes – dont le pouvoir relève de la pensée – portent souvent des barbes dans l'imaginaire collectif.

Les femmes n'échappent pas à la « barberisation » si elles sortent du lot féminin et accèdent au pouvoir. Il en est ainsi, par exemple des reines égyptiennes qui sont représentées avec des barbes, postiches évidemment, en signe d'un pouvoir égal à celui des rois. Dans l'Antiquité, une barbe, toujours postiche, est imposée aux hommes imberbes et aux femmes qui ont fait preuve de courage et de sagesse³.

Qu'en est-il de la culture populaire marocaine avec ses modes d'expression : le berbère et l'arabe marocain ? La sagesse populaire comporte décidément des contradictions. Si, en effet, il n'existe d'homme que barbu, de par la virilité qu'il exhibe à travers sa toison faciale et de par les qualités de courage, de bravoure et aussi de discernement, de pondération et de mesure dont il est censé être porteur, il n'en demeure pas moins que le port de la barbe, quelles que soient sa forme et sa dimension, ne justifie pas pour autant la glorification de « l'hommeté ». Qu'on en juge !

Apparemment, l'honneur de l'homme réside dans sa barbe. Un usage gestuel codifié par la culture berbère le montre. Pour se venger, ou du moins pour signifier publiquement qu'on se vengera, pour sauver son honneur évidemment, on serre la barbe dans la main droite en proférant : *ha tamart-inw!*, « voici ma barbe ! », ce qui veut dire qu'on me la coupe (la barbe, naturellement) si je ne me venge pas. Une autre pratique consiste à s'arracher un poil de la barbe en déclamant : *iwa ha-tt rcemx-actt*, litt. « te voilà, je te l'ai marquée », s'agissant bien entendu de la promesse de se venger.

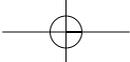
Or, couper la barbe à quelqu'un est un acte qui réduit la victime à la honte la plus abjecte. Et on l'a fait souvent pour des délits graves ou des agissements qui transgressaient les principes moraux qui présidaient au fonctionnement et à la pérennité des groupements sociaux : l'adultère, le vol, le mensonge, le parjure ou bien la pleutrierie et la désertion des combattants. Le déshonneur peut être subi, dû aux manquements et aux fautes des autres, surtout de ceux avec lesquels on a des liens de sang ou de parenté. C'est encore, dans ce cas, la barbe qui est atteinte. On dit en berbère : *isettel-i i tamart-inw*, « il m'a rasé la barbe », avec une interprétation figurée : il m'a déshonoré. On retrouve le même sens figuré en arabe marocain : *hessen lhey-t-u*, « il lui a rasé la barbe », pour signifier l'offense et l'insulte qu'on fait à quelqu'un portant ainsi atteinte à son honneur.

3. Voir le *Dictionnaire des symboles*, sous la direction de J. Chevalier, Paris, Seghers, 1972.

La barbe symbolise donc l'honneur, notion liée non seulement à celle de virilité, mais aussi à la décence et à la pudeur, qualités qui doivent caractériser l'homme à partir de la première apparition des poils sur le menton. L'expression arabe le dénote explicitement : *r-rajel bla leḥya men qellet lḥya*, « un homme sans barbe est un homme sans pudeur ». L'homme indécent qui, non seulement se montre la face nue, mais ne porte pas le signe pileux de sa maturité et de sa sagesse.

Toute barbe n'est cependant pas digne de foi. Il y aurait même des barbes qui déshonoreraient ceux qui les portent, autrement dit, il ne suffit pas de porter une barbe pour accéder à toutes les qualités qui caractérisent traditionnellement l'homme, le vrai. La barbe peut être trompeuse ; c'est, du moins, ce qui ressort des expressions suivantes, qui font appel aux bons offices du bouc, comme comparant. On dit en arabe : *r-rajel b l-hemma, amma l-leḥya ra-ha ḥetta eend l-etrus*, « l'homme c'est sa dignité, quant à la barbe, le bouc en porte aussi ». En berbère : *awd aberri d tella ḡur-s tamart*, « même le bouc a une barbe ». Le bouc serait-il le représentant prototype de l'indignité et de la bassesse pour assumer ainsi le rôle de contradicteur et de contre-exemple, pour rappeler aux barbus que les apparences sont trompeuses et que le port d'une barbe aussi ostentatoire soit-elle ne garantit pas pour autant la rectitude morale du porteur ? Elle ne confirme pas non plus son courage et sa bravoure, comme le dénote explicitement l'expression berbère : *ila uhuk tamart itc-it wuccen*, « le bouc avait une barbe, mais le chacal l'a mangée », pour dire tout simplement que ce qui compte, ce n'est nullement l'exhibition d'un masque pileux, mais c'est surtout ses actes et ses agissements qui déterminent la valeur tant physique que morale de l'homme mâle. Ce n'est là que justice rendue aux imberbes et aux rasés de près qui, malgré la nudité des faces, que la culture populaire peut trouver indécente, ont plus de mérite, ne serait-ce que pour leur rectitude de pensée.

Signalons enfin deux autres symboles dont la manipulation de la barbe indique la portée signifiante. La barbe étant un bien précieux, mais éphémère, on peut soit le dilapider, soit au contraire le faire fructifier à outrance. C'est ainsi que dans la tradition berbère, les hommes se résignent à se raser la barbe lors d'un deuil, pour manifester leur affliction et leur douleur profondes. Ultime abnégation qui mutile les hommes de ce qui fait d'eux essentiellement des hommes, une preuve d'amour pour l'être cher disparu à jamais. Mais le deuil et la folie sont contigus dans leur essence, parce qu'ils altèrent l'esprit et le discernement. Le fou, comme le porteur du deuil, est hors de son ego, tant physique que moral. Si le second se dénude la face pour braver la souffrance qui le ronge, le premier, au contraire, se laisse envahir la face, dans un renoncement total, par une barbe inculte, hirsute et sauvage, nourrie par l'égarement et la démence.



50

Miloud Taïfi

ÉPILOGUE

Que les barbus et les non-barbus pardonnent avec bienveillance cette incursion dans leur intimité pilaire ! C'est pour dire simplement que la barbe, quelle que soit la marque de reconnaissance qu'on puisse lui attribuer, reste un bien partagé, parce que don de la généreuse nature qui a déjà façonné nos faciès d'hommes pensants. Que chacun cultive donc la sienne, librement, comme on cultive son propre jardin. Mais gare à une quelconque intrusion dans la barbe de l'autre !

